

## ***Transversalité et institution***

par LARISSA DRIGO AGOSTINHO

### **Abstract**

The purpose of this text is to expose the function and the problematic field of the concept of transversality in the Guattari of *Psychoanalysis and transversality* and the *Anti-Oedipus Papers*. The concept will be examined in its relation with the question of the institution, because an institution is also named by Guattari as a unit of subjectivity. It is, therefore a question of thinking the forms of organisation within social life, from political groups to the psychiatric hospital, and the subjectivities they produce. For this reason, the problem of the institution will be dealt with in the sociohistoric context that produces it, that is to say the one marked by the events of May '68. The relevance of this text lies in its attempt to seize the originality of Guattarian thought, which at the same time thinks new forms of political organisation and allows for the renewal of psychoanalysis by transforming the concept of the unconscious.

### **Introduction**

En mai 1984, Deleuze et Guattari ont publié un petit texte intitulé « Mai 68 n'a pas eu lieu ». Loin d'affirmer que rien n'a eu lieu dans ce célèbre mois de mai, à la Raymond Aron, ils accusent la société française d'avoir été incapable d'assimiler Mai 68,

La société française a montré une radicale impuissance à opérer actuellement une reconversion subjective au niveau collectif, telle que l'exigeait 68 : dès lors, comment pourrait-elle opérer actuellement une reconversion économique dans des conditions de « gauche ». Elle n'a rien su proposer aux gens : ni dans le domaine de l'école, ni dans celui du travail. Tout ce qui était nouveau a été marginalisé ou caricaturé. (Deleuze 2003 : 216)

La précarité est devenue la règle « Ce qu'on institutionnalise, dans le chômage, la retraite ou l'école, ce sont des «situations d'abandon» contrôlées avec les handicapés pour modèle ». La marginalisation de la contestation signifie donc qu'une reconversion économique était nécessaire pour faire face à la crise de l'État providence, mais cette reconversion économique a été opérée d'en haut et elle a été accompagné par des reconversions subjectives « d'un capitalisme sauvage à l'américaine, ou bien d'un fondamentalisme musulman comme en Iran, de religions

afro-américaines, comme au Brésil : ce sont les figures opposées d'un nouvel intégrisme (il faudrait y ajouter le néo-papisme européen) » (Deleuze 2003 : 216).

La France n'a d'autre ambition, depuis, que de prendre la tête d'une « Europe américanisée et surarmée qui opérerait d'en haut la reconversion économique nécessaire » (Deleuze 2003 : 215). Si Mai 68 reste d'actualité, c'est parce que le monde où nous vivons aujourd'hui, où le totalitarisme économique est maintenu grâce aux dispositifs multiples des forces de l'ordre, a commencé là. Et ce monde a commencé avec cette tentative de faire taire le mouvement, basé sur la prémisse qu'il se tairait, que tout allait se calmer.

Mais ici, Deleuze et Guattari nous livrent seulement un diagnostic très général de l'échec de 68, qui ne laisse entendre qu'une accusation également générique à « la société française ». Néanmoins, nous pouvons constater que cet échec est dû à deux problèmes, en fait, liés. D'abord, l'absence d'une reconversion subjective au niveau collectif et, deuxièmement, parce que « la société *n'a rien su proposer aux gens* ». Nous pouvons dire que l'échec de Mai 68 est aussi lié au fait qu'il n'y a pas eu une institutionnalisation (la création des nouvelles institutions) à la hauteur des nouvelles subjectivités produites par Mai 68. Ce sont justement les deux questions qui nous intéressent ici, c'est-à-dire de savoir qu'est-ce que ces auteurs comprennent par « reconversion subjective » et « institutionnalisation ».

Ce diagnostic est accompagné d'un autre, qui vise justement à saisir la nouveauté de mai. Même si nous pouvons affirmer que Mai 68 n'a pas eu lieu, c'est-à-dire qu'il a échoué, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu en 68 quelque chose de l'ordre d'un événement. Il s'agit d'un événement, néanmoins qui échappe à toute logique causale. Car dans des phénomènes comme La Commune ou la Révolution de 1789 ou encore celle de 1917, il y a une part de l'événement irréductible aux déterminations sociales ou aux déterminations causales. Un événement est une bifurcation et une déviation par rapport aux lois, il est instable et irréductible. Il ouvre un nouveau champ des possibles. Il est le produit d'un système de résonance où des phénomènes apparemment distincts et indépendants se propagent et s'affectent mutuellement. Et c'est pour cette raison que tout en étant nié ou trahi il continue à être indépassable. « Mai 68 est plutôt de l'ordre d'un événement pur, libre de toute causalité normale ou normative ». Son histoire est une « succession d'instabilités et de fluctuations amplifiées » (Deleuze 2003 : 215).

Il y a eu beaucoup d'agitations, de gesticulations, de paroles, de bêtises, d'illusions en 68, mais ce n'est pas ce qui compte. Ce qui compte, c'est que ce fut un phénomène de voyance, comme si une société voyait tout d'un coup ce qu'elle contenait d'intolérable et voyait aussi la possibilité d'autre chose. C'est un phénomène collectif sous la forme :

« Du possible, sinon j'étouffe... » Le possible ne préexiste pas, il est créé par l'événement. C'est une question de vie. L'événement crée une nouvelle existence, il produit une nouvelle subjectivité (nouveaux rapports avec le corps, le temps, la sexualité, le milieu, la culture, le travail...). (Deleuze 2003 : 216)

Ainsi, d'une part, l'analyse constate l'échec du mouvement, surtout sur une échelle sociale et politique, mais d'autre part, elle réitère sa nouveauté, l'éclatement d'un possible, comme un phénomène de voyance poétique, capable de produire de nouvelles subjectivités. Une nouveauté qui a été mise en silence et il s'agit ici de comprendre quelle a été la nouveauté de Mai 68 et comment ce processus d'étouffement a été capable de faire taire le mouvement.

### **Penser Mai 68**

Deleuze, dans son cours sur Foucault (Le pouvoir, de 1986), affirme que Mai 68 a fait surgir trois questions nouvelles pour la philosophie, tout en soulignant que c'est la *pratique* qui a interpellé la philosophie. La nouveauté créée par cet événement concerne trois questions : il y a-t-il un nouveau type de luttes politiques ? L'intellectuel a quel rôle à jouer ? Et, finalement, aujourd'hui, maintenant qu'est-ce qu'être un sujet ? La question du pouvoir : il y a-t-il un nouveau type de lutte ? La question du savoir : il y a-t-il un nouveau rôle de l'intellectuel, ici, maintenant ? Et la question du sujet : qui est le sujet des nouvelles luttes, s'il y en a un ?

Cette histoire commence selon Deleuze en 1850 dans l'ancienne Yougoslavie. 68 a commencé avec l'expérience de l'autogestion en Yougoslavie, c'est-à-dire avec la possibilité d'une structuration non verticale du pouvoir. Cette expérience qui se prolonge par lignes brisées et réseaux continue en Italie, dans le marxisme italien qui aura un rôle très important à jouer dans une rénovation du marxisme. Selon Deleuze, c'est Mario Tronti qui mettra à jour le thème de l'autonomie.

Dès le début, ce thème des luttes transversales, des luttes non centralisées, inspirées par l'autogestion yougoslave, puis par l'autonomie italienne, a été mêlé à une question plus confuse, plus difficile, et qui était quelque chose comme : « vers une nouvelle subjectivité ». (Deleuze 1986)

Pour Deleuze, la transversalité semble se confondre avec le gauchisme tout court. Quand il fait référence au concept de Guattari, il définit les luttes transversales, par opposition aux luttes centralisées de type classique (c'est-à-dire centralisées autour d'un syndicat, autour d'un parti) : « Mai 68 a été l'éclatement d'un réseau transversal où les luttes cessaient d'être centralisées. Donc un nouveau type de lutte » (Deleuze 1986).

Mais la question de la transversalité, le concept guattarien de transversalité, est encore plus complexe, car il ne peut pas être compris simplement comme opposition aux luttes centralisées, car transversalité n'est pas un synonyme d'horizontalité. (Nous y reviendrons).

Deleuze, donc, dans le cours cité, définit la lutte transversale, dont le GIP est l'exemple, puisque considéré par le philosophe comme *le seul groupe gauchiste après 68*, de la manière suivante :

C'est une lutte où il n'y a pas de représentants. Personne ne se fait représenter. Personne ne peut dire je représente ceux-ci. Comprenez... si vous croyez à la philosophie, vous ne penserez jamais que – lorsqu'on parle d'une critique de la représentation aujourd'hui – vous penserez pas que c'est une affaire d'intellectuels. On ne peut pas critiquer la représentation si on est pas sensible à la pratique qu'entraîne une telle critique. Et la pratique qu'entraîne une telle critique est très simple, elle veut dire « je ne parlerai jamais pour les autres », « je ne me croirais jamais le représentant de quelqu'un ». [...] Il n'y a de critique que pratique. Si je critique en tant que philosophe la représentation je m'engage à quelque chose aussi : ne faire partie d'aucune commission. (Deleuze 1986)

Il y a ici aussi un refus de la figure de l'intellectuel comme celui qui guide, dirige et oriente, un peu comme les prêtres ou les pasteurs. C'est aussi le refus de toute politique institutionnel, de toute idée de gouvernement, puisqu'un gouvernement représente les élus ou, pire, l'ensemble du peuple (irreprésentable) et agit « au nom des » électeurs, en ayant cette logique représentative comme fondement et mode même de fonctionnement. Mais la question des luttes n'est pas seule, comme nous avons vu, et si Foucault est un des philosophes qui s'est le plus intéressé à la question de l'intellectuel, Deleuze et Guattari se sont surtout penchés sur un autre problème : les nouvelles luttes, les nouvelles subjectivités, mais surtout *le rapport* entre les nouvelles luttes et les nouvelles subjectivités.

Est-ce que nous sommes sujets de la même manière qu'il y a 40 ans, 50 ans ?  
Que signifie être sujet ? Peut-on tenter de se dégager de la centralisation sans être sujet d'une nouvelle façon, sans qu'il y ait un nouveau style de subjectivité ?  
(Deleuze 1986)

Selon Deleuze, Tronti « allait très loin dans la réintroduction d'une nouvelle subjectivité dans le marxisme », car pour lui le marxisme était justement « la promotion d'une nouvelle subjectivité ».

En France, c'est autour de Sartre que se formait le thème de « vers une nouvelle classe ouvrière ». Notamment avec Gorz, ce thème prenait un double sens, nouvelles formes de luttes et de résistance au pouvoir et une nouvelle subjectivité. Et en France même, d'autres groupes avant 68 développaient ces questions. Il y avait aussi « Socialisme et Barbarie », le situationnisme, il y avait enfin les dissidents du P.C.F. à savoir « La voie communiste ». Et finalement, il y avait, selon Deleuze, Guattari, qui lançait le thème de la transversalité et d'une micropolitique du désir : « Les luttes transversales non centralisées dégagent une espèce d'élément, qu'il faudra analyser, mais microphysique, une microlitique » (Deleuze 1986). Et c'est sur ce point que

Guattari analysera les problèmes posés par 68, en tant que militant, mais aussi en tant que psychanalyste.

Une autonomie politique commence à se construire donc, une subjectivité révolutionnaire commence à faire surface, une nouvelle subjectivité qui a transformé la forme même des luttes politiques. Mais pour que cette nouvelle subjectivité puisse émerger, elle doit faire face aux mécanismes de cooptation créée par la social-démocratie et la société de consommation. Elle doit faire face à ce que Guattari aussi bien que Tronti appelaient l'intégration de la classe ouvrière.

### **Vers des nouvelles subjectivités**

La classe ouvrière tend à se neutraliser par le biais des organisations comme les syndicats et les partis. « On assiste à l'estompage de toute perspective de prise de pouvoir par les masses ». Quand les modernistes militent à faveur d'un gouvernement de gauche, ils souhaitent la participation des communistes, car ils ont la certitude que le P.C.F. est plus efficace que les C.R.S. pour contenir un éventuel mouvement des masses.

Guattari (1972 : 183) critiquait la politique du P.C.F. qui selon lui était entièrement déterminée par le jeu des relations économiques du capitalisme monopoliste d'État, prisonnière du gaullisme, tributaire de la politique étrangère de l'U.R.S.S.. Mais toutes ces choses, affirme-t-il, ne devraient pas nous masquer le fait que continue d'exister en France une voie révolutionnaire qui dépend en partie de l'évolution de la crise interne de ce parti.

Dans le contexte d'existence « pacifique » entre pays capitaliste et l'U.R.S.S., le P.C.F. a adopté une idéologie sociale-démocrate en croyant que la pluralité des partis mènerait au socialisme. Pour Guattari, cela a signifié la dégénérescence de toute vie politique de la classe ouvrière, mais par contrecoup de toute vie politique en général, car au lieu de discuter politique, de penser comment remettre en cause le pouvoir politique « on ne fait qu'organiser une pseudo-participation, une consultation des usagers, pour les mener à 's'intéresser' à des questions de niveau de vie, de normalisation des processus économiques, etc. » (Guattari 1972 : 197).

Face au P.C.F., les groupuscules gauchistes représentent une tentative de maintenir les thèmes fondamentaux d'une politique autonome de la classe ouvrière. Il ajoute que malheureusement, ils échouent. Le passage du P.C.F. aux groupuscules « aura ou moins enseigné qu'aucun militant actuel n'échappe à une carence théorique et pratique totale » (Guattari 1972: 197).

Il établit donc une distinction entre la subjectivité ouvrière réformiste – un groupe assujéti, intégré dans le capitalisme, soumis aux syndicats, qui à leur tour son soumis à la direction du parti – et une subjectivité révolutionnaire, organisée comme groupe sujet. Cette distinction fonctionne comme point d'appui à partir duquel se poserait la question d'une activité analytique. Car Guattari analyse, comme psychanalyste, les formes distinctes d'organisation et les fantasmes qu'elles

suscitent. Il veut comprendre les obstacles auxquels les nouvelles formes d'organisation doivent faire face, parce que « c'est la méconnaissance, par l'avant-garde révolutionnaire, de processus inconscients coalescents aux déterminismes socio-économiques qui a laissé la classe ouvrière sans défense devant les mécanismes modernes d'aliénation du capitalisme » (Guattari 1972 : 199).

Le plus grave problème, selon Tronti (2016), de cette forme d'organisation créée par la troisième internationale et pratiquée aussi bien par le parti communiste italien que par le français, n'est pas seulement le caractère vertical de l'exercice du pouvoir, mais aussi la séparation entre lutte politique et lutte économique. Entre syndicat et parti. Un nouveau sujet des luttes émerge quand l'ouvrier est capable d'agir de manière autonome, sans la médiation des représentations, que cela soit des partis ou des syndicats, mais cela signifie aussi être capable de rompre avec la distinction entre lutte économique (syndicats) et lutte politique (le parti).

Ainsi la question de la transversalité est celle de savoir comment rompre avec une forme d'organisation politique verticale qui aliène le travailleur non seulement à partir des représentations, mais en dédoublant cette représentation entre syndicat et parti, lutte économique et lutte politique, contribuant ainsi à maintenir une division du travail entre travail intellectuel et manuel.

Dans les mots de Guattari, « il s'agit de savoir par quel moyen on peut contourner, dissiper, détruire ces miasmes participationnistes qui intoxiquent la classe ouvrière » (Guattari 1972 : 200). C'était le problème politique en 1968 et il continue à être le plus grand défi d'une gauche qui se veut extraparlamentaire, c'est-à-dire empêcher que le mode d'organisation représentatif du pouvoir mine toute possibilité d'expression subjective singulière, toute création d'autonomie sociale.

Pour Guattari (1972 : 201), la mentalité syndicale est profondément ancrée dans les esprits. On attend que les questions se posent dans l'urgence, dans le scandale. En fait, on dénonce, on revendique, en attendant que le patron, le ministre, le président, « prennent ses responsabilités. Jamais la légitimité de leur pouvoir n'est mise en question ».

Ainsi, l'analyse que Guattari propose cherche à détecter les traces de contamination du capitalisme dans toutes ses zones secrètes de « retombées ». Une politique révolutionnaire, ce serait quelque chose qui débrancherait la demande, la compréhension « toute naturelle des choses ». Il y a donc, un travail politique à faire de la part des psychanalystes. Travail de démolition des clichés et lieux communs, destruction des formes toute faite d'organisation et de ses rituels dont on connaît l'issue, comme la grève générale, par exemple, qui n'aboutit à rien.

Cette transition, ce travail qui commence à partir des situations les plus simples, des humiliations quotidiennes d'une hiérarchie abusive, est une véritable transformation subjective et politique, car le passage au politique marque une coupure. Coupure léniniste, que Guattari maintient intacte, mais qui néanmoins se transforme et gagne de nouveaux contours avec l'intégration de la classe ouvrière. Il ne s'agira plus de savoir quoi faire, mais comment faire. Comment s'opère cette coupure, cette séparation ? Comment créer un espace de libre circulation de la

parole, d'invention, d'où puisse émerger une véritable énonciation et ainsi des nouvelles formes d'organisation sociale ?

Ainsi, du point de vue d'un psychanalyste, la sortie de l'ouvrier du plan du capital, la rupture avec les formes d'intégration et ses institutions équivalent à une rupture du désir qui ne s'énonce plus uniquement du point de vue de la demande socialement reconnue par les institutions, une *transgression* qui rompt avec le système biunivoque des rapports de domination et exploitation.<sup>1</sup>

L'analyse de la demande, c'est comme un acide qui décaperait l'événementiel pour en affiner le tranchant, de telle sorte qu'il puisse ouvrir la subjectivité sociale au désir, et qui, en outre, n'aurait de cesse de réinjecter de la singularité, de l'imprévu, voire du non-sens dans la cohérence du discours politique.  
(Guattari 1972 : 206)

Il s'agit d'empêcher le primat de la demande sur le désir. Qu'est-ce que cela signifie ?

Une forme d'organisation politique autonome serait pour Guattari celle d'un groupe sujet. Un groupe sujet *énonce* quelque chose, tandis qu'un groupe assujéti attend que « sa cause soit entendue » (Guattari 1972 : 76). Il attend la légitimation du pouvoir, donc, et puisqu'il est déterminé par l'extérieur, par la forme même et le fonctionnement du pouvoir étatique disséminé dans toutes les institutions, il n'est pas capable d'énoncer quelque chose de nouveau, sauf des demandes reconnaissables par le pouvoir qui l'institue. Le défi de la gauche extraparlamentaire était donc de rompre avec ces miasmes participatives qui en donnant au politique une forme limitent aussi son contenu. Un groupe sujet, d'autre part, est capable de produire un agencement collectif d'énonciation, à la fois forme et contenu d'une nouvelle organisation et d'un autre type de pouvoir. Il peut énoncer un désir. Mais à condition que nous comprenions le désir comme justement ce que Mai 68 a rendu visible, une possibilité radicalement nouvelle, singulière.

Pour Guattari (1972 : 204), seulement « une entreprise analytique se profilant sur fond d'une praxis révolutionnaire pourrait prétendre à une véritable exploration de l'inconscient – pour la bonne raison que l'inconscient n'est rien d'autre que le réel à venir ». Il s'agit donc de créer un espace où une véritable créativité pourrait avoir lieu. Laisser place au désir, en balayant les clichés, les choses naturelles, les lieux communs, les habitudes, signifie construire une forme d'organisation où il y a véritablement un espace pour la construction d'une autonomie, d'une subjectivité capable de mettre en question la légitimité du pouvoir.

C'est donc à partir de ce point de vue que Guattari analyse ce qui a eu lieu en mai. D'une part la critique des formes d'organisation représentative et des leurs

---

<sup>1</sup> C'est peut-être sur ce point que la divergence entre Guattari et Oury se montre le plus clairement. Si Guattari cherchait à penser la pulsion, ou les machines désirantes (*Anti-Œdipe*) comme sous-jacentes à Œdipe, échappant à la logique imposée par la Loi, Oury (1974 : 79), d'autre part, est plus proche de Lacan, il comprend la pulsion comme résultat de la rencontre du sujet de l'inconscient avec l'extériorité de la demande de l'Autre.

fantasmes, de l'autre la nature de la transgression opérée par les mouvements révolutionnaires. D'une part, la critique des formes contemporaines d'aliénations, de l'autre, la nature d'une subjectivité nouvelle, d'un nouveau sujet des luttes.

## **68, le nouveau et le fantasmatique**

Reprenons rapidement la chronologie des événements : Le 22 mars, la tour administrative de la faculté de lettres de Nanterre est occupée. Le 2 mai une journée anti-impérialiste, contre la guerre du Vietnam surtout, est organisée, le but est d'occuper les amphithéâtres, Nanterre est fermée. Les étudiants occupent la Sorbonne, la police intervient. Le 6 mai des confrontations entre étudiants et la police ont lieu. Le 7 mai 30.000 étudiants défilent sur les Champs-Élysées. Le mouvement se propage dans tout le pays. Dans la nuit du 10 ou 11 mai, c'est la nuit des barricades dans le Quartier latin. Les grèves commencent. Le 13 mai, les ouvriers rejoignent le mouvement, Georges Séguy, secrétaire général de C.G.T. défilent à côté de Daniel Cohn-Bendit (300.000 personnes sont dans le cortège, le plus gros depuis la Libération).

Le 18 mai, les grévistes sont 2 millions, le 24, ils sont 6 millions. Le 27 mai, les accords de Grenelle sont signés, augmentation des salaires et du SMIC considérables, réduction du temps de travail, baisse de l'âge de la retraite. Les grévistes des grandes entreprises refusent de reprendre le travail. Le 30 mai, les gaullistes sont 1 million à défiler sur les Champs-Élysées. L'Assemblée est dissoute, les nouvelles élections auront lieu les 23 et le 30 juin, la U.D.R du Général de Gaulle obtient la majorité absolue.

Il y a eu transgression en 68 du côté des étudiants, pour Guattari, mais cette situation a été bloquée, ce qui a prévalu a été le respect de la part de la majorité des manifestants, des accords signés avec le P.C.F. La puissance du mythe du « grand parti de la classe ouvrière » a remporté la victoire. Il signale deux dates importantes dans cette chronologie, deux moments de la récupération :

La manifestation de Denfert-Rochereau (le 13 mai), et la manifestation des gaullistes. C'était le même cortège ! À partir du moment où le Parti pouvait faire la preuve qu'il était capable de drainer tout ce machin, c'était foutu : il était confirmé dans sa position d'interlocuteur valable. (Guattari 1972 : 220)

Il ajoute que tout le monde était inhibé devant « la majesté de la chose réunifiée ». Le 22 mars était désespéré, il n'avait aucune capacité à gérer la révolte à une échelle nationale. Personne ne prit d'initiative. « Elle pouvait tourner au désastre pour le parti cette manifestation, mais comme tout le monde était inhibé, ils sont tombés sur le panneau 'la classe ouvrière, avec un C majuscule, va nous suivre... Faut redevenir bien sages et bien polis !' » (Guattari 1972 : 220).



Il continue en affirmant que dans un certain nombre d'entreprises, le mouvement était développé sur des bases révolutionnaires, mais partout où la C.G.T. et le Parti contrôlaient les choses, « ce n'était que pour désamorcer les luttes ! » (Guattari 1972 : 200).

Les groupuscules s'engouffrèrent dans le vide laissé par le 22 mars, par l'impossibilité de ce mouvement à faire face à la situation à une échelle nationale et le P.C.F a profité pour déclencher une campagne contre les gauchistes, les « irresponsables ». Le 22 Mars lui-même s'est transformé en groupuscule, sa libre expression interne a cessé ainsi que sa créativité, peut-être qu'il s'agissait d'une prise de conscience de leur « responsabilité historique ».

Ainsi, s'il y a eu nouveauté, elle était du côté des étudiants, dans la transgression opérée par leur contestation et surtout dans la forme que cette contestation a prise :

Une certaine ouverture ou refermeture de l'accueil collectif des investissements surmoïques, une modification des données œdipiennes habituelles du complexe de castration, quelque chose qui restitue au groupe une puissance collective au détriment des inhibitions individuelles, une atténuation de la peur d'être matraqué, d'être asphyxié, en raison d'une transgression se jouant au niveau des chaînes signifiantes inconscientes. C'est ce même système de transgression qui atteignait – relativement – la notion de propriété avec les occupations, la notion bourgeoise de personne avec les interpellations, le tutoiement systématique, le respect pour les objets vénérables comme la Sorbonne, la C.G.T., etc. (Guattari 1972 : 218)

Si la psychologie des masses freudienne est basée sur l'identification entre la masse et le leader, incarnation de la figure paternelle, corps qui est loi sociale, la transgression, c'est-à-dire une politique révolutionnaire des masses ne pourrait avoir lieu, selon Guattari, qu'en rompant avec les données œdipiennes, qu'un bousculant les inhibitions individuelles. La transversalité est justement la manière à travers laquelle cette transgression se propage à partir d'un point nodal et cela aussi bien dans l'ordre social que dans les autres régions de la subjectivité.

La scène primitive de cette transgression a eu lieu sans doute à Nanterre quand les étudiants ont interpellé leurs professeurs « tais-toi, tu nous fais chier, laisse parler les autres », ou quand ils se sont moqués de leur ministre, ou envahi les locaux de l'administration.

Si le caractère transgressif du groupe 22 Mars reposait sur son humour, l'abandon de cette technique de subversion a signifié une reprise en main des groupuscules en marquant le déclin réel du mouvement.

Même s'il y a eu un développement des luttes sur des bases révolutionnaires dans certaines entreprises la règle a été autre. Dans les occupations d'usines, on occupait pour les protéger de l'extérieur, pour empêcher les « gauchistes » de rentrer, ce qui a provoqué des scènes bizarres, comme des gens qui demandait « s'il vous plaît » aux délégués pour pouvoir entrer dans les usines ; c'est comme si les étudiants négociaient avec la police, rajoute Guattari.

Si la transgression a eu lieu donc à Nanterre, si c'est parmi les étudiants que la scène primitive de cette transgression a eu lieu, cela signifie que les institutions qui se manifestait en « vieux connaisseur » (F.E.R à la U.J.C.M.L.) en affirmant que ce n'était plus au Quartier latin que ça se passe, mais du côté de la classe ouvrière, n'ont rien compris. En plus, ils avaient honte de cet écart historique, alors que, selon Guattari si cela a pu se passer *aussi* ailleurs, c'est parce que tout avait commencé du côté des étudiants.

Si la notion de masse et ses formes d'identification sont mises en question à travers la transgression et sa puissance transversale, il est important de remettre aussi en question la notion de classe, car c'est justement cela qui a eu lieu au mois de mai. Une transformation de sujets de luttes politiques qui transforme radicalement la notion même de classe sociale. Car, en fin de compte la classe ouvrière a été essentiellement incarnée par les étudiants qui se battaient au Quartier latin. « La classe ouvrière se reconstituait à travers cette lutte » (Guattari 1972 : 221). Avant il y avait une classe ouvrière pétrifiée par l'idéologie bourgeoise, contrôlée par les syndicats et le parti. Ainsi, Guattari (1972 : 221) peut conclure que « la classe ouvrière, si on ne la prend pas comme donnée sociologique, statistique, électorale, ce n'est pas quelque chose qui s'incarne comme conscience de classe permanente ».

La classe se construit donc, à partir et *dans* les luttes. C'est justement pour cette raison que Guattari critique de manière aussi féroce les récupérations souffertes par le mouvement, car c'est dans le prolongement des luttes qu'une conscience aussi bien qu'un savoir des luttes, stratégies et tactiques peut se constituer.

Si on avait eu d'autres moyens pour se faire entendre, il aurait fallu dénoncer la grève générale et dire : Votre grève, on n'a rien à en foutre dans ces conditions, ce n'est pas du tout ça qu'on veut faire. Non seulement il faut mettre le drapeau rouge, enfermer le patron, non seulement il faut occuper l'usine, mais en plus, faut la faire marcher, s'en servir comme bastion pour investir le quartier, faire venir les familles, organiser la vie, l'autodéfense, etc. Ça, ç'aurait été intéressant : développer un certain prototype de lutte ouvrière. (Guattari 1972 : 224)

Une fois que la conception d'une classe ouvrière dure, pure et consciente d'elle-même est mise en question, il faudrait revenir au ressort même de la subjectivité, l'économie. C'est la faille au niveau économique qui produit d'emblée et non par prises de conscience successives, la mise en perspectives de luttes. C'est au niveau économique que doit être construite une autre forme d'organisation de la vie sociale, la possibilité et le désir d'une existence radicalement différente.

Et c'est dans ce point nodal des luttes que nous pouvons aussi reconnaître une « charnière », dit Guattari, entre le freudisme et le marxisme. L'intégration de la classe ouvrière est souvent comprise comme un mouvement où l'intégration, l'augmentation et l'amélioration des niveaux des vies transforment les subjectivités

en complice parce que finalement ils en profitent, comme si l'élévation du niveau de vie intervenait directement sur leur conscience. Guattari insiste

Qu'au fur et à mesure qu'il y a élévation de l'aliénation, d'intégration, par l'envahissement d'un certain type d'objets de consommation, la contradiction s'accroît et *braque* la subjectivité inconsciente, mais cette fois non comme sujet individuel, mais vraiment comme sujet de groupe qui, à travers des fantasmes de groupe, postule, revendique une subjectivité institutionnelle comme seule issue possible. (Guattari 1972 : 227)

L'intégration produit donc une subjectivité de groupe, un désir d'institution qui fait de la subjectivité institutionnelle, de la reconnaissance, la forme et le contenu de la politique la plus conservatrice.

C'est déjà une tout autre idée de la nature des forces de répression sociale et de leur espace d'action qui fait que Guattari s'éloigne non seulement de Freud, mais aussi de Reich et Marcuse. S'il y a des fantasmes de groupe capable de braquer la subjectivité, cela signifie que la notion même de transfert ainsi que la sortie du transfert doivent être repensées. C'est justement la fonction du concept de transversalité qui agit en transformant le rapport de pouvoir et savoir à l'intérieur des institutions.

### **Transversalité**

La question qui transverse les écrits de Guattari de cette période est justement celle qui concerne les institutions. Si d'une part, l'intégration de la classe ouvrière braque la subjectivité vers les sorties institutionnelles, empêchant tout désir de se manifester et toute autonomie de devenir concret, quand il s'agit de diagnostiquer l'échec de 68, Guattari accuse le mouvement de n'avoir pas produit une alternative au niveau institutionnel. « Il y a une carence profonde du mouvement quand il s'agit de trouver ce que pourrait être une formule institutionnelle viable » (Guattari 1972 : 227). Cette formule institutionnelle signifie pour Guattari une solution à l'échelle économique, parce qu'actuellement la régulation de l'économie est faite par les capitalistes et les politiques étatiques « dans un rapport aveugle avec les subjectivités sociales concernées » (Guattari 1972 : 228). Ainsi, la conception d'un modèle d'organisation et d'une forme d'organisation des luttes ne doit pas être cherchée dans une étude intrinsèque de la classe ouvrière, mais à fonder

À partir de la capacité potentielle d'une classe ouvrière révolutionnaire à répondre à la demande inconsciente d'une révolution institutionnelle, de telle sorte qu'un retour sur l'organisation embryonnaire qu'elle se donne dans les luttes de classes immédiates lui permette d'éclairer et d'ouvrir ses perspectives à plus long terme. (Guattari 1972 : 228)

C'est exactement le programme de l'opéraïsme italien, celui qui commence avec Tronti et qui deviendra au début des années 1970, l'Autonomie. À l'intérieur de l'usine surgit une classe ouvrière qui s'organise en dehors des syndicats, sans répondre à ces chefs des secteurs liés au P.C.I., à cette génération d'ouvrier qui suit encore les stratégies du parti. L'ouvrier masse, émigrée du sud, est le nouveau sujet politique qui brisera à la fois l'hégémonie des syndicats et celle du parti communiste.

Mais est-ce que la France a vu surgir un nouveau sujet politique, capable de rompre avec les miasmes participatifs qui intoxiquent la classe ouvrière?

Le philosophe italien Toni Negri semble croire que non. Pour lui, en France on pense, mais c'est en Italie que l'on agit. L'élément fondamental qui détermine cette différence est la relation entre culture, syndicat et parti. En France, après la guerre d'Algérie, s'ouvre une politique féroce contre le parti communiste et sa prétention d'hégémonie politique et culturelle. Tandis que, dans cette même période l'ombre du parti s'étend sur le terrain ouvrier et syndical.

En Italie, le « national-populaire » de Togliatti a absorbé toute l'intellectualité, sur le terrain ouvrier, d'autre part, le syndicat commandait. Ainsi, un processus gigantesque de lutte a commencé en insistant sur la réalité productive qui était néanmoins incapable d'influencer ou modifier le terrain culturel contrôlé par le P.C.I. Contrairement à la France où les luttes étaient bloquées par un P.C.F. qui n'avait pas une hégémonie sur le plan culturel. En France, du trotskisme de l'après-guerre au communisme des années suivantes, avec un éventail qui allait de l'anarchisme de Clastres à l'humanisme sartrien, en passant par Merleau-Ponty et Castoriadis-Lefort et tant d'autres, s'est construit un espace pluriel, solide dans la proposition d'une alternative théorique à l'hégémonie des partis communistes dans l'Europe occidentale (Negri 2015 : 564).

C'est comme si Negri disait que la France n'avait pas encore produit ce sujet des luttes surgi dans les usines italiennes. Et dans ce sens il semble partager le même diagnostic que Guattari, la force du parti et des syndicats à l'intérieur des usines étaient trop grande, tellement grande qu'elle a littéralement, qu'elle a physiquement empêché le contact entre ouvriers et groupes gauchistes.

Pour Deleuze et Guattari, dans le texte cité plus haut, si Mai 68 a échoué c'est parce qu'il n'a pas pu opérer une reconversion. Mais qu'est-ce qu'une reconversion ?

Quand une mutation sociale apparaît, il ne suffit pas d'en tirer les conséquences ou les effets, suivant des lignes de causalité économiques et politiques. Il faut que la société soit capable de former des agencements collectifs correspondant à la nouvelle subjectivité, de telle manière qu'elle veuille la mutation. C'est cela, une véritable « reconversion ». (Deleuze 2003 : 216)

Une reconversion est le résultat de la production d'un désir à l'intérieur de la société. C'est la création de nouveaux agencements collectifs. Terme qui remplace l'institution. Mais quand les auteurs annoncent que la société doit être capable de réaliser cette reconversion, que veulent-ils dire ? Reconversion signifie-t-il

conquête d'une hégémonie ? Ce n'est pas une inversion par rapport à ce qui disait Guattari sur la production d'une sortie institutionnelle, qui devrait être produite à l'intérieur de la lutte elle-même ? Affirmer que la société devrait opérer cette reconversion n'est pas la même chose que de dénoncer le manque d'un peuple, le manque d'un sujet et aussi par conséquent l'absence d'une nouvelle forme d'organisation à la fois économique et politique à la hauteur de cette tâche ?

L'analyse même de Guattari semble marquée par cette contradiction. D'une part, il critique le mouvement de mai, en l'accusant d'avoir été incapable de produire une sortie institutionnelle, mais d'autre part, il critique les miasmes participationnistes qui intoxiquent la classe ouvrière. Ainsi, peut-être que le Comité invisible (2017 : 68) a raison d'affirmer qu'

il y a une passion *spécifiquement française* de l'institution à laquelle nous devons régler son compte si nous voulons pouvoir un jour reparler de révolution, sinon en faire une. Ici, la plus libertaire des psychothérapies a jugé bon de se qualifier d'« institutionnelle », la plus critique des sociologies s'est donné le nom d'« analyse institutionnelle ».

Guattari lui-même s'est posé cette question, c'est-à-dire celle de savoir s'il est possible de « faire quelque chose » à l'intérieur des institutions aussi aliénantes que les hôpitaux psychiatriques ou les écoles, ou si la révolution sociale est le seul préalable à toute intervention des « usagers » dans le fonctionnement des institutions (Guattari 1972 : 52).

Au début des années 1960, penser l'institution, pour Guattari (1972 : 40), signifiait admettre que l'accès aux désirs les plus fondamentaux implique certaines médiations parce que l'accès direct à l'individu n'est pas possible, « on peut *croire* parler à l'enfant, au névrosé, on peut croire qu'il vous entend, mais cela peut être un faux-semblant ».

Il est important ici de rappeler Oury (1974 : 77), car si Mai 68 a été un mouvement de prise de parole, la psychothérapie institutionnelle vise justement à redonner la parole au psychotique qui

Souffre d'autant plus d'aliénation qu'il est, dans la plupart du temps, dans l'incapacité d'accéder à la scansion de la parole (la « séparation » au sens de Lacan, l'interruption au sens de Blanchot, la *Versagung* au sens de Freud). Il en résulte diverses modalités de ce qu'on peut réunir approximativement sous le terme de schizophasie : allant du mutisme jusqu'au discours articulé dont certaines personnalités psychopathiques se trouvent être de simples porteurs (positions fétichisées de certains psychotiques dans les groupes les plus divers).

La question serait donc de savoir si un groupe peut avoir accès à la parole, ou dans quelles conditions peut émerger une parole pleine.

L'expérience de la clinique de La Borde mène Guattari à poser la question de savoir s'il est possible de transformer l'institution à partir d'une analyse de la production même de l'institution. La question serait d'abord de savoir « qui produit l'institution et articule ces sous-ensembles ? », une fois la critique des formes de hiérarchisation du pouvoir faite, la question est de savoir s'il est possible d'infléchir cette production. Si la prolifération habituelle des institutions dans la société contemporaine n'aboutit qu'au renforcement de l'aliénation de l'individu, « y a-t-il une possibilité qu'un transfert de responsabilité s'opère, et qu'au bureaucratisme succède une *créativité institutionnelle* ? Mais à quelle condition ? » (Guattari 1972 : 41).

Ce n'est pas l'existence même des institutions qui détermine la forme du transfert figé, comme celui des infirmiers et des patients sur le médecin, que fait que des groupes assujettis élaborent ces désirs sur la forme de la demande, des causes qui peuvent être entendues à l'intérieur même des institutions ? Guattari (1972 : 79) insiste sur le fait que le transfert figé est pire qu'une résistance à l'analyse, qu'il est la véritable manifestation de l'intériorisation de la répression bourgeoise, et c'est pour cette raison que la transversalité peut éclairer d'une tout autre lumière les « questions d'organisation » (Guattari 1972 : 77).

Ainsi l'attaque que Guattari dirige, avec Deleuze, aux formes représentatives de la politique participative doit être comprise comme une attaque non à l'institution directement, mais au besoin que nous avons d'elle. Rompre avec le besoin d'institution, c'est sortir le désir du plan de la demande qui le tait pour ouvrir un espace propice à l'invention des nouvelles formes politiques. Il s'agit dans cette critique, d'instaurer une coupure dans la logique de la demande et ainsi rendre possible l'émergence d'un désir. *L'Anti-Œdipe* va justement chercher à donner au désir sa puissance proprement destituante, c'est là la fonction même de la schizophrénie comprise comme transgression des logiques biunivoques. Ainsi, le rapport entre subjectivités et forces répressives de la vie sociale se posera autrement.

Si la psychothérapie institutionnelle peut, comme affirmait Oury (1974 : 80), mettre en question le fonctionnement des groupes politiques, c'est justement parce que la psychose exige une méthode non réductrice qui incite à chercher des voies d'accès polydimensionnelles et polycentrées.

Ainsi, chez Guattari repenser le désir à l'intérieur des groupes va de pair avec la question politique de la transformation des groupuscules politiques. La transversalité sera à la fois un concept qui vise à penser la circulation du désir en dehors des machines duelles oppressives et un concept qui vise l'organisation, institutionnelle ou extraparlamentaire des groupes, groupes politiques inclus. Dans les deux cas, il s'agit de rendre possible l'émergence d'une parole pleine, singulière, la production d'un énoncé, une sortie des formes de répression et d'organisation dont on sait comment elles finissent. Il s'agit de produire une émancipation, des subjectivités autonomes.

L'hypothèse de Guattari (1972 : 80) est qu'il est possible de modifier les différents coefficients de transversalité inconsciente aux différents niveaux d'une institution. Le « coefficient de transversalité », à l'intérieur, par exemple de l'hôpital psychiatrique, est le degré d'aveuglement ou inversement d'ouverture de différents membres du personnel.

Guattari explique le coefficient de transversalité d'un groupe à partir d'un exemple simple, en le comparant aux œillères réglables des chevaux. On peut imaginer que quand les chevaux sont complètement aveugles des rencontres traumatiques peuvent se produire. Au fur et à mesure que les œillères s'ouvrent, la circulation se fait de manière plus harmonieuse. Le « coefficient de transversalité » d'un groupe est donc son degré d'ouverture vers l'extérieur, mais cette ouverture commence véritablement avec une redéfinition structurale du rôle de chacun (à commencer par le haut de la hiérarchie) et d'une réorientation d'ensemble.

En ce qui concerne l'organisation, le concept de transversalité vise la sortie du binarisme et de l'opposition entre verticalité et horizontalité. La transversalité se définit par opposition à la verticalité,

que l'on retrouve dans les descriptions faites par l'organisation d'une structure pyramidale (chefs, sous-chefs, etc.) et par opposition à l'horizontalité, c'est-à-dire d'un certain état de fait où les choses et les gens s'arrangent comme ils peuvent de la situation dans laquelle ils se trouvent. (Guattari 1972 : 79)

La transversalité vise à réaliser un maximum de résonance entre différents niveaux et surtout dans différents sens.

Tout le challenge des groupuscules politiques était donc de lutter pour détruire les formes de structuration, de hiérarchisation et de représentation en créant les conditions possibles d'une transmission, d'une résonance où la transgression puisse s'amplifier et gagner de nouvelles couches sociales. Mais pour que cela soit possible, il fallait sortir de la hiérarchie et des lieux communs de l'organisation, mais sans tomber dans un spontanéisme anarchique.

Depuis 1964, la transversalité désigne le fonctionnement même d'un groupe sujet :

Mais dès que le groupe devient sujet de son destin, dès qu'il assume sa propre finitude, sa propre mort, alors les données d'accueil du surmoi sont modifiées, le seuil du complexe de castration, spécifique d'un ordre social donné, peut être localement modifié. On est dans le groupe non pour se cacher du désir et de la mort, engagé dans un procès collectif d'obsessionnalisation, mais en raison d'un problème particulier, non pour l'éternité, mais à titre transitoire : c'est ce que j'ai appelé la structure de *transversalité*. (Guattari 1972 : 54)

Mais elle implique aussi une autre conception du transfert et par conséquent du désir lui-même qui ouvrira la voie au développement du concept de schizophrénie dans l'*Anti-Œdipe*.

Guattari part du concept de transfert élaboré par Schotte, selon qui il n'y a jamais de relation duelle dans le transfert. Dans une relation duelle, il y a toujours un médiateur qui sert de support ambigu. « Pour qu'il y ait déplacement, transfert, langage, il faut qu'il ait quelque chose qui peut être coupé, détaché » (Guattari 1972 : 55). Il souligne que Lacan insiste beaucoup sur cette dimension de l'objet, qui est décisive pour penser les questions de transfert et contre-transfert. « On se déplace, dans l'ordre du transfert, pour autant que *quelque chose* peut se déplacer ». Guattari (1972 : 55) insiste que ce quelque chose n'est ni le sujet ni l'autre. Il s'agit de la dimension réelle du désir, quelque chose hors du sujet, adjacent au sujet et fondateur de la métaphore, comme « l'objet a ».

Devant « l'objet a » la question qui se pose n'est pas causale. Il ne s'agit pas de chercher la cause du désir dans une loi transcendante, dans une négativité primordiale ou dans le mythe. Toute référence aux réductionnismes linguistiques ou mythiques n'est d'aucune utilité dans la *menée réelle d'une cure*. Ces explications causales, en fait, soutiennent les fantasmes en rendant possibles des fixations imaginaires. Ainsi,

tout ce qui concerne l'homme dans son rapport à la demande la plus primitive est bien marqué par le signifiant, mais pas nécessairement par un signifiant participant d'une essence linguistique plus ou moins universelle. (Guattari 1972 : 57)

Ce qui l'intéresse c'est justement de comprendre pour qu'elle raison il y a déplacement, transmission, échange, transfert. Tout ce qui est de l'ordre donc, du transfert, de la transmission ou de l'échange « est caractérisé comme pouvant être coupé, comme quelque chose qui permet ce jeu d'articulation des signifiants » (Guattari 1972 : 57).

Dans *Chaosmose*, il réélabore cette critique de la théorie lacanienne de l'« objet a » en insistant que la théorie lacanienne est insérée dans une structure causale du désir, qui mine ainsi la potentialité créative illimitée de l'« objet a » et sa capacité de produire de multiples territoires existentiels. Le concept d'« objet a » lacanien a le mérite d'avoir déterritorialisé la notion de désir, qui n'est pas spécularisable et ainsi échappe aux coordonnées de l'espace/temps. Il l'a aussi fait échapper du champ auquel les postfreudien l'ont limité – celui du sein maternel, des fèces et du pénis – pour le rapporter à la voix et au regard. Mais cette déterritorialisation n'a pas été menée jusqu'à son terme, Lacan n'a pas placé les machines désirantes dans le champ des virtualités incorporelles (Guattari 1992 : 132).

Ici, nous pouvons comprendre la raison pour laquelle le concept de machine émerge à l'intérieur de la pensée guattarienne. Le désir ne sera plus pensé à partir des jeux signifiants, mais à partir des machinismes (des machines quelconques) qui rendent possible toute prolifération signifiante. Le désir est ainsi inscrit dans le corps, mais par le biais des virtualités qu'il porte.



Guattari (2012 : 135) souligne trois aspects fondamentaux dans la constitution d'une pratique révolutionnaire de la psychanalyse : l'exercice de la coupure ; la production des surfaces artificielles et la production d'objets institutionnels. La coupure brise la chaîne signifiante soutenue par le désir de l'Autre, elle rompt avec la logique de la reconnaissance pour instaurer un « désir de l'artifice », « un engagement encore plus marqué dans le constructivisme fou du signe » (Guattari 2012 : 108), c'est-à-dire que la déterritorialisation est un processus de coupure et de construction de sens, un processus d'ouverture d'horizons. Si ce processus est une éthique-*praxis* c'est dans la mesure où les objets institutionnels s'opposent à Œdipe et à la sérialisation anti-productive du désir biunivoque, et un objet institutionnel est ici synonyme de signe de puissance, il désigne le désir schizo sous sa forme disjonctive, multiple, capable de brouiller tous les codes :

Là où était Œdipe comme *objet de profondeur*, « diable creux », arrière-monde, nœud de toutes les anti-productions, il y aura : *L'objet institutionnel*. C'est-à-dire l'objet de la troisième articulation, c'est-à-dire inscrit dans du *plus* déterritorialisé, du signe de puissance qui refranchi le seuil *manifeste* (certes à travers le biunivoque) le polyvoque. (Guattari 2012 : 168)

### Considérations finales

Avant même le mois de Mai 68, Guattari avait un diagnostic critique vis-à-vis des formes d'intégration de la classe ouvrière et du fonctionnement des groupuscules politiques qui rompait avec le P.C.F. Un texte comme *De la misère en milieu étudiant*, partait du même point, la nécessité de réinventer des formes d'action, des stratégies et des tactiques, de créer de nouvelles formes de participation, de créer des formes nouvelles d'organisation politique capable de rompre avec l'intégration et instaurer un espace de circulation d'une parole pleine, véritablement inventive et en rupture avec les demandes institutionnelles et ses rituels.

Ainsi la pensée deleuzo-guattarienne va se mouvoir dans un double axe, politique et clinique, à travers une analyse des formes d'intégration, d'aliénation et de reproduction du pouvoir concernant à la fois les groupes politiques et les subjectivités concernées. Pour ensuite construire un nouveau peuple, un nouveau sujet capable d'être à la hauteur des événements qui l'affectent.

Toute la question était dans ce contexte de savoir comment rompre avec les formes déjà constituées de participation politique et d'organisation politique et sociale. Comment rompre avec la répression bourgeoise qui enferme le désir dans une structure qui reproduit les formes de pouvoir les plus hiérarchisées ?

Si Guattari rompt avec le freudo-marxisme c'est parce que la « libération » du désir des formes répressives n'est pas la condition qui rendrait possible la sortie de l'aliénation et l'engagement politique. Le chemin vers l'émancipation passe par les questions formelles, c'est-à-dire par la transformation de *formes* d'organisation

sociale. Puisque l'inconscient est à produire et non un fait donné, une structure universelle ou une essence éternelle, la production des subjectivités est directement liée à la création des conditions de son émergence.

L'originalité de l'approche guattarienne de la question de l'organisation repose justement sur l'analyse micropolitique de l'organisation. Qu'est-ce que cela veut dire une approche micropolitique de l'organisation ? Guattari n'est pas intéressé seulement dans la production des nouvelles formes d'organisation politique en dehors des partis ou des syndicats, comme suggère Deleuze dans son analyse du gauchisme soixante-huitard. Il ne s'agit pas simplement de fuir les institutions comme l'utilisation même du terme institution l'atteste. Il s'agit de penser comment est-il possible de transformer les institutions (l'hôpital ou l'école, par exemple) de son intérieur, mais aussi comment constituer des groupes, des formes de sociabilité et de socialisation, c'est-à-dire comment s'organiser en société pour créer des espaces qui rendent possibles la constitution d'énonciation, de subjectivités singulières. Si Guattari remplace le terme institution par le concept d'agencement collectif d'énonciation c'est justement pour renforcer le caractère collectif de la production des subjectivités à travers des nouvelles *formes* de production d'énoncés, contenu et expression comprises, c'est-à-dire à travers la production des nouvelles formes de rapports, d'agencement entre subjectivités.

La société de consommation produit une contradiction au sein des unités subjectivités. D'une part, elle assujettit les individus à des modèles stéréotypés, mais d'autre part, elle requiert, à travers l'organisation du travail, la formation professionnelle, les innovations technologiques, etc., la production des subjectivités de plus en plus élaborées (Guattari 1972 : 235). Mai 68 est l'explosion de cette contradiction. Mais le capitalisme a aussi détruit la portée légitimatrice des institutions (corporation, hiérarchie, religion) qui avant son existence précédait la production. Avec la révolution industrielle « la machine de production précède l'institution ». Ainsi, la légitimité sociale passe plutôt par les structures économiques que par la famille, l'Église ou la patrie. Mais si la révolution industrielle exproprie les institutions,

l'évolution des machines productives et des structures de références économiques n'est pas saisie directement par la conscience. Les classes sociales continuent de baigner dans une sorte de milieu naturel imaginaire ; elles sont toujours à la recherche d'une stabilité fantasmatique. (Guattari 1972 : 236)

Le mérite des analyses de Guattari est justement de pointer le caractère inconscient de l'intégration au capitalisme.

Pour échapper aux archaïsmes et aux formes et images anciennes des luttes et des subjectivités, il est nécessaire d'instaurer une coupure, une forme d'organisation, un type de groupe conscient de sa finitude et de son être pour la mort, capable d'assumer le caractère artificiel et provisoire de tout agencement. C'est à partir de l'instauration de ces surfaces artificielles, machiniques donc, créées

à l'intérieur même des institutions, que les objets institutionnels, ceux qui sont les plus déterritorialisés, – porteurs des potentialités virtuelles ou « signes de puissance » manifestant la polyvocité du désir –, peuvent émerger. Ainsi la transversalité, le degré d'ouverture et de créativité d'un groupe sujet devient possible parce que Guattari comprend que le moteur du désir n'est pas à chercher dans *une* cause qui le renverrait à une vérité universelle, mais dans sa potentialité plurielle et artificielle.

## BIBLIOGRAPHIE

- Deleuze, G. (1986) Cours Foucault, le pouvoir. Disponible sur : [http://www2.univparis8.fr/deleuze/article.php3?id\\_article=438](http://www2.univparis8.fr/deleuze/article.php3?id_article=438). Consulté le 17/07/2017.
- Deleuze, G. (2003) *Deux régimes des fous*. Paris : Minit.
- Deleuze, G., Guattari, F. (1972) *L'Anti-Œdipe*. Paris : Minit.
- Comité Invisible. (2017) *Maintenant*. Paris, La fabrique.
- Guattari, F. (1972) *Psychanalyse et transversalité*. Paris : Maspero.
- Guattari, F. (1992) *Chaosmose*. Paris : Galilée.
- Guattari, F. (2012) *Écrits pour l'Anti-Œdipe*. Paris : Lignes.
- Negri, T. (2015) *Storia di un comunista*. Firenze : Ponte Alle Grazie.
- Oury, J. (1974) « Place de la psychothérapie institutionnelle ». In : Verdiglione, A. (dir.) *Psychanalyse et politique*. Paris : Seuil.
- Oury, J., Tosquelles, F., Guattari, F. (1985) *Pratique de l'institutionnel et politique* : FeniXX.
- Tronti, M. (2016) *Ouvriers et Capital*. Paris : Entremonde.